

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Camille DESFAYES

Une "grande promenade" ... en Cries

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 3-4

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Une " Grande Promenade "... en Cries

M. le Chanoine G. Revaz que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Leytron, le jour de la Saint Martin, m'a rappelé que je suis, en ce moment, l'un des plus anciens élèves du collège de St-Maurice et, à raison de cette circonstance, il m'a demandé de confier aux « Echos » quelques souvenirs de mon passage à l'antique et royale Abbaye.

On ne repousse pas une prière si gentiment formulée, surtout lorsqu'elle émane du fils d'un ancien ami. D'autre part, j'ai gardé de trop bons souvenirs de mes cinq années de collège et de mes anciens maîtres pour que je ne saisisse pas cette occasion de leur renouveler ici mes sentiments de profonde gratitude.

Cela dit, voici donc le récit fidèle d'un épisode qui remonte à juin 1879.

Les deux classes de Rhétorique étaient alors sous la direction de l'excellent professeur M. le chanoine Burnier, et nous étions à la veille de la « Grande Promenade ». Un conflit ayant surgi — j'ai totalement oublié à quel sujet — entre professeur et élèves, notre maître nous signifia que nous n'avions pas à compter sur lui pour la grande randonnée annuelle. Et, de fait, le jeudi matin, alors que tout le collège s'était envolé vers des horizons divers, seuls, nous nous morfondions dans la Grande Allée, après le frugal déjeuner habituel.

Mais, allait-on supporter, sans mot dire, pareil abandon que nous considérons comme injuste et immérité et surtout blessant pour notre amour-propre et notre « dignité » de Rhétoriciens ? La passivité fit bientôt place à un ferment de révolte. Cotisation et achat d'un litre de rhum pour se donner du cœur, complot, puis décision de passer à l'action.

Un mouchoir rouge au bout d'un échelas et départ en cortège pour les grands corridors de l'Abbaye, aux accents de la « Marseillaise »... Mais voilà que les conjurés sont arrêtés par le Directeur du Pensionnat, le bon « Papa Bertrand », comme nous l'appelions familièrement. « Voyons, voyons, qu'y a-t-il, mes enfants ? » — « Il y a, répondîmes-nous en chœur, que notre professeur nous a " plaqués " et que nous entendons faire notre Grande Promenade où il nous plaira. » — « Allons, allons, pas de bêtises, mes enfants. Patientez un instant, je vais arranger les choses. »

La révolution était déjà ébranlée et nous attendions plus calmement la suite des événements.

Peu après, nous voyons arriver notre professeur, sourire aux lèvres et se frottant les mains. « Eh bien ! mes amis, nous dit-il, nous allons, si vous le voulez bien, passer ensemble une joyeuse journée. Tout d'abord un bon dîner spécial, puis une promenade-surprise et... la suite. »

Devant d'aussi alléchantes perspectives, la révolution sombra tout à fait, l'emblème rouge disparut discrètement et la discipline reprit ses droits.

Ce que fut le dîner ? Un vrai « dîner de chanoines », arrosé d'un vin qui ne venait pas de la « Dépense », mais d'un bon coin de la Grande Cave, suivi d'un café-kirsch épatant ; puis départ pour... Cries, et, s'il vous plaît, dans les landaus de l'Abbaye. Nous n'étions pas peu fiers de traverser la ville en ce royal équipage !

A Cries : jeux, chants, libations, goûter, etc. etc., et à 7 heures, rentrée triomphale à l'Abbaye, dans une atmosphère d'exubérante gaîté qui laissait « babas » nos collègues des autres classes, revenus quelque peu éreintés et fourbus de leurs lointaines randonnées pédestres.

Telle fut la Grande Promenade des Rhétoriciens en l'an de grâce 1879.

Camille DESFAYES